

## **WAGNER ET SIEGFRIED : UNE PETITE MUSIQUE HOMOPARENTALE D'AVANT- GARDE ?**

Sandrine CALMETTES

J'ai du mal à asseoir une réflexion et donc à me positionner sur ce thème des nouvelles familles. Il y a des mots, des signifiants, tout à fait fondamentaux mais, en même temps, totalement hétérogènes entre eux, qui émergent dans des discours qui en deviennent contradictoires: choix, égalité, liberté, droit de l'enfant, droit à l'enfant, norme, subversion, transgression, famille, filiation, nomination, parent, éducation, amour, etc.

Il est difficile de cerner un point qui viendrait faire limite, faire frontière à des glissements successifs, un point qui viendrait faire limite à de purs effets de discours.

Le mérite du livre de Jean-Pierre WINTER, « Homoparenté »<sup>1</sup> réside dans son effort pour situer certains enjeux auxquels être attentifs, quand il s'agit pour nous d'accompagner les enfants de familles homoparentales qui viennent consulter. Accompagner, c'est à dire, face aux bouleversement actuels, leur proposer une continuité les aidant à ne pas être de « nouveaux enfants sous microscope ».

---

<sup>1</sup> Jean-Pierre Winter, *Homoparenté*, Albin Michel, 2010

Avant un cas clinique, c'est le personnage de Siegfried qui introduira dans mon propos certaines thèses de Jean-Pierre WINTER ; oui, Siegfried, tel que WAGNER l'écrit en 1850 pour... *Le crépuscule des dieux* !

Avec Siegfried, plus encore qu'une petite musique homoparentale d'avant-garde, peut-on retrouver un mythe familial d'origine nordique et toujours actuel, un mythe pris dans une aspiration vers une libération à l'égard de la figure du père ? Un mythe nordique qui viendrait contribuer à la différence d'accueil réservée aux demandes homoparentales entre la France et les pays nordiques ? Cette différence m'étonne. Si le mythe charrie la puissance de l'imaginaire, il en infléchit aussi quelques thèmes dans l'imaginaire collectif. Ce sont des hypothèses hasardeuses ; elles m'ont tenté devant le contraste étymologique entre allemand et français du mot liberté, tel que Heinz WISMANN l'évoque dans *Penser entre les langues*<sup>2</sup> :

« La liberté, au sens étymologique, participe en français de la relation du *pater familias* à ses fils ; on n'est libre que dans la mesure où le père nous protège. Le terme allemand *Freiheit* provient du lien d'amitié noué entre les frères qui, en cas de guerre, s'enchaînaient et se ruaient ainsi sur les légions romaines. Chacun était le garant de l'autre, mais tous signifiaient aussi par cet enchaînement leur refus de l'esclavage auquel les aurait voués inévitablement leur défaite. L'univers paternel, vertical, est sécurisant au prix d'une dépossession, sauf à admettre la réussite de l'insurrection débouchant sur un renversement de l'image paternelle. L'univers des frères renvoie quant à lui à la notion grecque d'*éleuthéria* (...) ; il est donc plutôt démocratique, horizontal. Le mode de constitution de la confrérie qui n'est pas native implique la possibilité d'une autre voie que celles offertes par l'alternative suivante : soit être père soi-même (investi de l'autorité), soit rester enfant (soumis à l'autorité). Au sein de cette confrérie, la reconnaissance est fonction de la perception d'une analogie de liberté ; le ciment de cette communauté n'est pas fourni par l'évidence d'une origine partagée, mais par l'analogie du geste. »

Une liberté forgée par une communauté de frères tissée hors lien de filiation par un engagement commun, voilà qui fait écho aux questions évoquées pendant ces journées, dont celle de la fraternité travaillée par Norbert Bon.

Mais qui est-il au juste ce Siegfried ? Pour André TUBEUF<sup>3</sup>, c'est un « *Héros tout bête qui n'en demandait pas tant, satisfait de faire joujou dans la forêt avec des arbres qu'il déracine pour en assommer les dragons ; un aventurier, rien de plus (...)* Sa quête est une bougeotte ; c'est un touche à tout (...) Ce

---

2 Heinz Wisman, *Penser entre les langues*, Albin Michel, 2012

3 André TUBEUF, *Mais qui est-il au juste ce Siegfried ?* Siegfried, Wagner,

*héros est en quête de frissons et c'est tout. Il s'en va, comme cela : pour voir (...) Etroitesse de vie, barrières, maison familiale : d'entrée de jeu Siegfried échappe. Adolescent contestataire, il donne un grand coup de pied à tout ce qui est Gesetz (loi), cela même dont grand-papa Wotan est le gardien et l'otage, du fait même promu dieu. A ce rejeton au surgissement ingénu, tout entier avenir et qui ne devrait se connaître, sur qui ne devrait peser aucun passé, WAGNER a inventé un péché originel. Il le fait naître, transgression suprême, de l'inceste des Wälsungen ».*

Siegfried est « libre et innocent » : cet éternel enfant de la forêt, plein de fougue impétueuse, cet enfant au corps merveilleux ne connaît pas la peur. Curieuse description au regard de ce qui est attendu d'un enfant normalement et socialement entravé par les limites et les peurs nées de la perte de toute innocence, perte du fait de son savoir de la jouissance, savoir dit sexuel. Et c'est bien d'ailleurs autour de la sexualité et de son amour pour Brunnehilde que Siegfried rencontrera la peur ! Autant dire que le livret de WAGNER m'a positivement enchantée...

Chez WAGNER, Siegfried, aussitôt en scène, montre une violence certaine. Il discrédite le nain Mime et incite l'ours à le tuer :

*« Attaque ! Attaque ! Dévore-le ! Dévore-le ! Ce bouffon de forgeron ! »*

A qui s'adresse ce désir de mort ? Est-ce un désir de parricide ou de matricide, ou encore autre chose ? On va voir que ces différentes questions se posent.

Sans aucun respect, Mime est raillé de son inaptitude, au regard de valeurs viriles : Siegfried se moque des épées que Mime fabrique, « joujou minable », comme de son absence totale de qualités, c'est un « bon à rien » qui « vante son art, comme s'il était bon à quelque chose », « ce vieil imbécile de nain ».

Convoqué sur le terrain de sa puissance, c'est pourtant sur le versant éducatif et maternel que Mime proteste... de ses qualités parentales ; il fait valoir sa sollicitude, son amour, sa bonté, qui ne trouvent aucune grâce aux yeux de Siegfried. A ces paroles, on est amené à penser que Siegfried ne paierait pas sa dette envers celui qui lui apporte tant de tendres attentions ; il apparaît ainsi de prime abord comme un enfant gâté, irrévérencieux et agressif envers une mère aimante et dévouée. Il y a quelque chose, là, qui rappelle les difficultés survenant à l'adolescence dans les familles monoparentales où, souvent dans la clinique, mère et adolescent, ou adolescente, se confrontent dans un combat vital et sans merci, faute d'un grand Autre maternel barré.

Quoi qu'il en soit, loin de vouloir incarner la figure d'un père, Mime a bien davantage les propos habituels d'une mère nourricière qui se

plaint de son abnégation, comme de souffrir d'un fils terrorisant. Et, au-delà, dans son discours, la « parentalité » a pris le pas sur la parenté ; les aspects éducatifs et affectifs viennent primer sur les liens de parenté et sur l'inscription fixée des places respectives dans une filiation procédant d'un acte procréateur. Mime cherche à substituer « *parentalité à parenté, c'est à dire une fonction, celle de nourrir, aimer et éduquer, au fait de l'engendrement dont cette fonction n'est, sauf accident, que la conséquence* ». <sup>4</sup>

*Mime :*

*« Voici donc la triste récompense de l'amour !*

*Le salaire honteux de ma sollicitude !*

... (Il cite tout ce qu'il a fait pour Siegfried, avant de conclure, un peu jaloux tout de même:)

*Je reste à la maison, travaillant et suant,*

*Pendant que toi, tu te promènes à ta guise :*

*Dévoré de souci, toujours à la peine pour toi,*

*Je me consume, malheureux vieux nain que je suis !*

*Et la récompense de tous mes fardeaux,*

*C'est que ce gamin emporté me tourmente et me hait ! »*

Mais Siegfried ne se laisse pas fléchir par cette argumentation assez larmoyante. Il tente seulement de résoudre ce qui fait énigme pour lui de son origine. Ses observations des animaux de la forêt lui ont donné quelques théories. Tout d'abord en ce qui le concerne, une théorie sur la nécessaire rencontre entre un mâle et une femelle pour l'acte procréateur. Il interroge l'existence d'une mère, montrant ainsi qu'il assigne à Mime une identité sexuée masculine :

*« Alors, Mime,*

*Où se trouve ta petite femme aimante,*

*Pour que je puisse lui donner le nom de mère ? »*

*Mime :*

*« Qu'est-ce qui te prend, espèce de fou ? Ah que tu es bête !*

*Tu ne te prends tout de même pas pour un oiseau ni pour un renard ? »*

Fou ou « bête », celui qui fait valoir un lien naturel biologique de filiation? Mime ferait-il valoir une dénaturaison des liens humains de filiation, comme détachés du réel de la reproduction hétérosexuelle ? Il y a là une interrogation

---

<sup>4</sup> Jean-Pierre WINTER, *Homoparenté*, Albin Michel, 2010

sur la disjonction possible entre le Réel de la reproduction liée à la Nature, et le Symbolique de la reconnaissance d'une filiation.

Siegfried insiste :

*Mais d'où t'est venu ce petit enfant ?*

*Tu m'as donc fait sans mère ? »*

Mime :

*« Tu dois me croire :*

*Je suis tout à la fois ton père et ta mère. »*

Curieuse injonction, marquée de l'impossible, voire de l'effort pour rendre l'autre fou, puisque sur le plan strict de la parenté, Mime n'est évidemment aucun des deux, bien qu'il ait de fait élevé Siegfried. Comment s'étonner de l'agressivité de Siegfried si, je cite J.-P. WINTER (1), « *L'enfant manifeste par son comportement qu'il ressent l'impossible comme une violence. Cela le rend agressif et violent (...) Ses révoltes (...) pourraient être entendues (...) comme la revendication d'une reconstitution des places symboliques (...) Il s'agit d'entendre qu'au-delà des fantasmes, l'enfant est questionné par le réel* ».

Dans l'injonction « Tu dois me croire », on entend encore ce qu'en dit J.-P. WINTER<sup>5</sup> : « *une revendication tendant à faire passer un rêve pour la réalité (...) une idéologie parentaliste (qui) est une des formes nouvelles d'une guerre larvée menée contre l'hétérogène donc contre l'Inconnu, l'étrange Etranger ou l'Autre qui ne saurait être que l'Autre sexe, celui dont les modalités de jouissance nous restent énigmatiques à tout jamais* ».

Siegfried, qui ne brille pourtant pas par son intelligence, n'est pas dupé par ce « *Tu dois me croire : je suis tout à la fois ton père et ta mère* ». On peut même penser que, pas si libre que cela est dit, cet impératif fou va, à l'inverse, le délivrer d'un lien pathologique à Mime, en l'autorisant à se soutenir de sa propre pensée et à théoriser, tant la question de la différence des sexes que celle de son origine.

Siegfried, lui, mais pas tous les enfants, Siegfried peut donc résoudre le « grand écart » dont parle FREUD, ce grand écart entre la fable des origines qui est racontée à l'enfant et le réel de sa perception. Siegfried dira plus tard : « *Avec toi, je ne crois pas ce qu'entendent mes oreilles, je ne crois que ce que je vois* ».

Siegfried témoigne ainsi de sa capacité à nouer sa question de l'origine à ses perceptions, en excluant l'absolutisme d'un grand Autre. Il s'appuie sur son expérience du miroir pour refuser toute identification à

---

5 Jean-Pierre WINTER, *Homoparenté*, Albin Michel, 2010

Mime. Devant ce qu'il ressent comme un impossible logique, Siegfried fait valoir sa pensée, contre les propos de Mime:

*« Tu mens, répugnant crétin !  
J'ai bien vu moi-même, par bonheur,  
Que les jeunes ressemblent à leurs parents.  
Je me suis approché du ruisseau limpide :  
J'ai observé les arbres et les bêtes dans son miroir ;  
...  
J'y ai aussi vu ma propre image,  
Et je me suis trouvé très différent de toi :  
À peu près aussi semblable qu'un poisson luisant à un crapaud ;  
Or jamais un poisson n'est né d'un crapaud ! »*

*Et Mime de répondre à la grande justesse scientifique de ces observations:  
« Quelles bêtises tu débités là ! »...*

Alors Siegfried comprend que ce n'était ni l'amour ni la haine qui le retenait prisonnier auprès de Mime, mais le savoir qu'il lui prêtait pour résoudre l'énigme de son origine. *« La question des origines vient occuper la place lorsque la symbolisation est atteinte, quand les institutions de la filiation se déstructurent ».*<sup>6</sup>

Et Siegfried cherche à se libérer de l'emprise de Mime :

*« Vois-tu, voici que je comprends moi-même  
Après y avoir tant réfléchi en vain :  
Quand je me précipite dans les bois pour te fuir,  
Comment se fait-il que je revienne ?  
Il faut avant tout que tu m'apprennes  
Qui sont mon père et ma mère ! »*

*Mime :*

*« Comment ça un père ? Comment ça une mère ?  
Quelle question oiseuse ! » !!!*

6 Jean-Pierre WINTER, p.98, *Homoparenté*, Albin Michel, 2010

L'épreuve de force continue :

*Siegfried :*

*« Il va donc falloir que je te secoue*

*Si je veux en savoir davantage ;*

...

*C'est d'ailleurs ainsi que j'ai toujours tout obtenu de toi ;*

*J'aurais à peine appris l'usage du langage*

*Si je (ne) t'en avais arraché les rudiments de force, gredin !*

*Parle, galeux !*

*Qui sont mon père et ma mère ? »*

Et, de fait, la révélation de son origine le libère :

*« Je ne reviendrai jamais !*

*Quel bonheur d'être libre,*

*Rien ne m'attache ici, rien ne m'oblige à rester !*

*Tu n'es pas mon père ».*

Près de 2 siècles plus tard, peut-on espérer que les choses se passent avec, à la fois, autant de réussite, sur le plan de l'affirmation d'une pensée subjectivée, mais moins de tensions dramatiques, de violences et d'enjeux mortels?

Je reçois Gloria épisodiquement depuis quelques années, soit à sa demande, soit s'il y a des inquiétudes « parentales ». Gloria est issue d'une fécondation in vitro pratiquée à l'étranger, faute de sa possibilité légale en France. Elle est élevée par un couple homoparental.

Quand je la rencontre pour la première fois, elle a trois ans et demi. Elle est l'objet d'un litige dans sa famille « maternelle », avec la question de savoir s'il faut suspendre ou non les séjours dans cette famille: Gloria est agitée et évoque des comportements possiblement fautifs de son oncle envers elle. Or elle aime beaucoup cet oncle.

L'homosexualité de la mère de Gloria n'a jamais été acceptée dans sa famille. La naissance de Gloria, après avoir été un facteur de pacification des relations, devient maintenant une pomme de discorde entre les générations. Autour d'elle, les deux générations qui la précèdent se renvoient l'abolition d'un impossible, l'absence d'un signifiant de l'impossible (cf. JPW,1). Pour les uns comme pour les autres, est-ce une possibilité de liberté ou une transgression fautive ?

Voici les propos de Gloria autour de quelques thèmes :

Le thème de la différence des sexes : A trois ans et demi, pour Gloria, la différence, c'est que les filles mettent des robes et des serre-têtes, et qu'elles n'ont pas de zizi. Ça se tient ! Trois mois plus tard, elle questionne avec une certaine finesse d'analyse logique sur la théorie des ensembles : « Pourquoi les garçons, ils mettent pas des robes et des jupes ? Pourquoi les filles, elles mettent pas que des robes ? ». Ce jour-là, viennent aussitôt d'autres questions : « Pourquoi il y a des petits bonshommes rouges et verts pour les feux ? Pourquoi dans les rues on doit mettre un manteau ? »

Puis, à 5 ans : « Est-ce que les juges ça peut être une dame ? Et un monsieur ? Ils peuvent se marier entre deux ? »

Il y a le thème de la « famille » :

A 5 ans, toujours, Gloria s'invente une autre famille, dans une ébauche de roman familial labile où l'imaginaire vient interroger Symbolique et Réel. Dans cette fantaisie imaginative figure une grande sœur imaginaire, lieu de projections surmoïques et mortifères et, tout autant, lieu d'inscription des différences des générations :

« Je veux dire aussi quelque chose que ma grande sœur ne doit pas faire : aller à la montagne toute seule. Elle est partie dans la rue, elle a traversé quand même, elle s'est faite écraser, j'étais triste. Je crois qu'elle s'appelle Rose. J'ai parfois des sœurs : c'est quelqu'un d'un petit peu grand, comme une maman, elle grandit et après elle s'occupe des enfants ».

Huit jours plus tard, Gloria veut me parler de sa grande sœur qui a avalé une pièce, une montre, tout un tas d'objets, « La pièce, elle savait pas de quoi n'en faire ».

Elle ajoute : « J'imagine une autre famille : une maman verre de lait et un papa lampe. Je lui ai fait avaler des pièces (à sa sœur) parce que j'en voulais plus et je préférais une toute petite famille ». A cette époque, elle ne va pas très bien. Pendant ses séances, elle questionne les limites et les périmètres des places de chacun, dans des débordements moteurs et langagiers. Elle fait des cauchemars qui se prolongeront pendant plus de deux ans.

Avec, comme corollaire à cet imaginaire, tout un questionnement sur ce qui ressort du symbolique, de ce qui tient de la présence dans l'absence, comme de sa capacité à infléchir la réalité quotidienne, c'est à dire des limites portées à une toute puissance imaginaire:

« Si je les vois plus, c'est comme si j'avais plus de tonton et de tatie. Je vais les séparer de maison. Je vais trouver moi-même un moyen. Les



petites filles, elles décident jamais de rien. J'en ai marre de jamais décider. J'aimerais qu'il avoue ; s'il avoue, il pourra me voir. Je vais aller voir le juge moi-même. »

Car, pour elle, dans la réalité de sa vie, il y a la confrontation avec la Justice. Et, comme chaque fois que la Justice intervient, le thème de la parole et de « La » vérité, de sa vérité insiste:

A 5 ans, Gloria ne supporte pas qu'on ne la croie pas. « Mentreuse » est, pour elle, la pire des injures. Vérité et punition sont liées de manière confuse et contradictoire.

Les parents :

A 6 ans, 6 ans ½, elle me dit à propos de sa « co-mère » (je reprends avec ce « co-mère » le terme d'Anne Joos qui me permet de désigner ce qui n'a pas encore d'inscription langagière établie) : « On devait avoir un petit papier pour dire que c'était ma vraie maman. On l'a eu, même si je suis pas née dans son ventre. C'est un monsieur qui a donné sa graine. Ça aurait du être mon vrai papa. J'ai l'impression que ma tante voudrait que j'aime pas mes parents. J'aimerais bien savoir comment s'appelle mon papa. J'aimerais bien aussi avoir un papa. C'est dommage ». Un dommage ? Gloria enchaîne aussitôt, comme pour annuler ce « dommage »: « J'ai de la chance parce que mon parrain s'est marié avec un homme ». Mais le fil de son propos vient pourtant apporter d'autres restrictions : « C'est pour ça que mes copines voulaient pas jouer avec moi : elles m'ont dit « T'as deux mamans, on veut pas jouer avec toi ». Alors on a réglé ça avec la directrice. Tu sais, un garçon, il s'est moqué de moi. Ses parents sont divorcés, alors je lui ai dit : « Mes parents au moins ils s'aiment, ils sont d'accord » (Entendez le thème de l'amour qui rimerait avec absence de désaccord, de conflit). Mais je suis tranquille : je suis la petite reine et mes parents, mes serviteurs ; plutôt la petite princesse et mes parents sont roi et reine, heu... reine et reine. Myriam (sa « co-mère), elle est comme un garçon, elle veut pas mettre de robe ».

Lorsque Gloria a 6 ans ½, je note : « Confusion des termes nommant la parentalité ». On peut le comprendre : il n'y a actuellement pas de mot établi pour nommer le lien de parenté, ou bien plutôt le lien de parentalité, avec cette « co-mère » ; tout comme il n'y a pas de mot pour nommer la perte d'un enfant, alors qu'on peut se dire « orphelin » de perdre père et/ou mère. Il y a ainsi des événements qui ne trouvent pas d'inscription dans le langage; est-ce faute de s'inscrire dans « l'ordre attendu des choses » ? Cette absence de nomination redouble, ou signe, la cruauté de le vivre.

On peut aussi penser que la nomination des places par « Papa, Maman » établissent des places respectivement uniques dans un registre

de filiation et aident à faire refoulement du sexuel en jeu ; ce sexuel qui, autrement, sans nomination, insisterait ? La fonction et le fonctionnement des mots « Papa » et « Maman » viennent très précisément s'interroger, en retour du surgissement de ce lien de « parentalité » non biologique et non « adoptif » qui unit Gloria à sa « co-mère », ce lien pris dans l'union et la sexualité d'un couple ne pouvant naturellement procréer. Est-ce alors une logique de « création » d'un enfant qui n'a pas trouvé sa nomination (parentale) au regard de son engendrement hors sexe ?

Cette question de la nomination de la « co-mère » est effectivement très importante pour Gloria :

Vers 6 ans, auprès de tiers, Gloria ne mentionne ses « parents » que par leurs prénoms. Elle m'explique qu'elle est obligée de le faire car, autrement, d'autres qu'elle vont appeler sa co-mère par le petit nom qu'elle lui a « donné », petit nom qu'elle veut être la seule à employer. Pour elle, le nom de « Molly » représente une nomination du lien strictement singulier qu'elle a avec cette femme : « J'ai expliqué à ma copine que si, elle, elle l'appelait Molly, c'était comme si, moi, j'appelais son père « papa »... ». Gloria peut en tous cas se décentrer et accéder à une relativité des places de chacun.

Le thème de l'homosexualité est abordé quand Gloria a 7 ans :

« A chaque fois qu'on dit le mot homosexuel, je suis triste. Je voudrais avoir un papa. Homosexuel, tout le monde dit que c'est dégoûtant. On me demande « Comment t'as fait pour arriver sur terre ? » L'homosexualité, c'est privé, c'est normal. Ils disent (de sa co-mère) que c'est ma mamie ; j'aime pas ça ; elle est pas vieille. Ils se moquent de moi. »

« J'ai pas envie de dire « Je veux qu'on m'achète un papa. » » Gloria m'explique : « C'est comme à l'orphelinat, quelqu'un l'achète ». Dans sa théorie sexuelle infantile, on achèterait les bébés, comme les parents ?

Gloria conclut ce jour-là : « Je suis pas pareille (que les autres). Il y a tellement de gens qui n'ont pas confiance en moi que je n'ai plus confiance aux autres. Je ne crois même plus ma maman. »

Comme on peut le constater, Gloria souffre, mais se débrouille, plutôt bien, ou pas si mal, pour l'instant, de sa situation doublement difficile. Elle peut faire valoir son inscription d'une différence des sexes et des générations. Elle tente aussi l'inscription d'un manque. Certes, cela apparaît plutôt du côté de la privation : de ses oncle et tante à une époque, puis d'un père. Mais, tout comme son amour pour ses parents se doit, semble-t-il, d'être indéfectible, peut-elle s'autoriser d'un manque ? En tous cas, Gloria se défend de ce qui ferait sa différence au regard d'une norme socialement établie.

Pour autant que cette enfant ne témoigne pas de difficultés majeures et se montre même socialement et scolairement bien inscrite, il reste que cette absence de manifestations pathologiques ne peut constituer un critère fiable quant à leur avenir<sup>7</sup> : l'adolescence et la maternité (ou la paternité, pour d'autres) peuvent venir interroger douloureusement, et violemment, à l'instar de Siegfried, ce qui a été éludé d'un impossible de la filiation. Pour reprendre les mots d'André TUBEUF<sup>8</sup>, il y a des rejetons « *au surgissement ingénu, tout entier avenir et qui ne devrait de connaître, sur qui ne devrait peser aucun passé* » mais sur lesquels pourrait bien peser quelque chose d'un « péché originel », d'une « transgression » qu'il convient de repérer, au cas par cas, pour qu'ils n'en fassent pas les frais, pas plus que leurs enfants après eux.

---

7 Jean-Pierre WINTER, *Homoparenté*, Albin Michel, 2010

8 André TUBEUF, *Mais qui est-il au juste ce Siegfried ?*

Siegfried, Wagner, livret de l'Opéra National de Paris 2010-2011